CRITIQUE, danse. MARTIGUES, Théâtre des Salins, le 21 octobre 2022. CARRIZO / KYLIAN / PITE par le NEDERLANDS DANS THEATER I

Le Théâtre des Salins de Martigues, déjà reconnu pour sa programmation chorégraphique d'une exigence rare, accueillait pour une soirée d'exception le célèbre *Nederlands Dans Theater* (NDT1). Composée de vingt-huit des danseurs les plus prodigieux de la scène contemporaine, la formation d'élite de la compagnie a offert un triptyque d'une intensité rare, scellant l'alliance parfaite entre un lieu audacieux et une compagnie de légende. Ce fut un rendez-vous avec l'excellence, un moment de pur éveil artistique.

La soirée s'est ouverte dans un univers cinématographique et onirique avec ***La Ruta*** de l'Argentine **Gabriela Carrizo**. D'emblée, le spectateur est happé par une atmosphère de noirceur et d'étrangeté, une rêverie hypnotique qui oscille entre le cauchemar et la poésie la plus pure. Dans une scénographie évoquant un arrêt de bus perdu sur une route isolée, baigné d'ombres et de mystère, les interprètes déploient une gestuelle d'une virtuosité confondante, où les corps se tordent, chutent et se relèvent dans une sorte de transe collective. La chorégraphe, connue pour son univers baroque et absurde avec la compagnie *Peeping Tom*, nous entraîne dans un flux d'images saisissantes, des sons de

crashs aux apparitions fantomatiques, où le rire et l'effroi se côtoient. Cette plongée dans le subconscient, portée par une interprétation époustouflante, a littéralement captivé le public.



Après cet orage sensoriel, la soirée a pris une tournure plus méditative et abstraite avec ***Gods and Dogs*** du légendaire **Jiří Kylián.** Pour cette centième création pour le NDT, le maître tchèque signe une ode à la beauté, une exploration des frontières, aussi poreuses qu'invisibles, entre la perfection et l'animalité, la raison et la démence. Sur un arrangement électroacoustique du *premier quatuor à cordes* de Beethoven, les danseurs dessinent des lignes d'une pureté absolue. Les jeux d'ombres et de lumières sont si parfaitement maîtrisés qu'ils semblent donner vie à une autre dimension. Le rideau de lamettes argentées qui s'abat en fond de scène crée un effet de transe, tandis que les corps, en perpétuelle recherche de connexion, disparaissent et réapparaissent dans un ballet d'une grâce infinie. Ce fut un moment suspendu, d'une beauté presque surnaturelle, qui a rappelé pourquoi Kylián reste l'un

des plus grands visionnaires de son art.



Enfin, le programme s’est achevé par une œuvre d’une ambition et d’une urgence bouleversantes : ***Figures in Extinction [1.0]*.** Cette collaboration entre la Canadienne **Crystal Pite** et **Simon McBurney,** le génial metteur en scène, a électrisé la salle. Il s’agit d’une réponse chorégraphique vibrante à la crise climatique, une litanie des espèces disparues qui prend vie sous nos yeux à travers les corps des danseurs. La magie de Pite réside dans sa capacité à transformer la matière humaine en une multitude de formes animales, végétales ou minérales, créant des tableaux d’une beauté sidérante. Portée par le souffle et les mots de McBurney et une bande-son immersive, chaque séquence est un choc esthétique et émotionnel. Le spectacle se termine sur une note de puissant espoir, célébrant la force de la connexion humaine face à

l’effondrement du monde.

En conclusion, ce programme était un véritable défi technique et artistique, relevé avec une maîtrise stupéfiante par les danseurs du ***NDT1.*** Le **Théâtre des Salins**, fidèle à sa réputation, a offert un écrin parfait à cette démonstration d’art total. Loin d’être un simple divertissement, cette soirée fut une expérience sensorielle et intellectuelle complète, une célébration de la beauté et de la résilience de l’art qui restera gravée longtemps dans les mémoires.

_____

CRITIQUE, danse. MARTIGUES, Théâtre des Salins, le 21 octobre 2022. CARRIZO / KYLIAN / PITE par le NEDERLANDS DANS THEATER I. Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 32e festival « Le Temps d’aimer la Danse » (Gare du Midi), le 18 septembre 2022.

« Faun » et « Noetic » par SIDI LARBI CHERKAOUI et le Ballet du Grand-Théâtre de Genève

Le 32e festival *« Le Temps d'aimer la danse»* s'est achevé sur une note d'une magnifique intensité. Pour sa clôture, la fameuse salle biarotte *La Gare du Midi* a eu l'immense privilège d'accueillir le Ballet du Grand Théâtre de Genève, dirigé par le chorégraphe Sidi Larbi Cherkaoui, qui présentait un diptyque saisissant : *Faun*et*Noetic*. Une démonstration éclatante de la puissance et de la singularité de cette compagnie, qui a électrisé un public conquis, venu en nombre pour cet événement chorégraphique.

La soirée s'ouvre sur un duo d'une sensualité primitive, ***Faun***. **Sidi Larbi Cherkaoui** s'empare du mythe immortel de Nijinsky, non pas pour le copier, mais pour le réinventer en profondeur. Fini le simple éveil d'un désir, place à une confrontation animale et viscérale. Les interprètes, portés par la musique envoûtante de Debussy, entremêlée d'incises orientalisantes signées **Nitin Sawhney**, ne sont plus une nymphe innocente et un satyre en chaleur. Ce sont deux créatures d'égale puissance, d'une souplesse et d'une désinvolture presque animales, qui dansent l'exploration mutuelle, l'hybridité des corps et des sexes. La chorégraphie, faite de mouvements anguleux et de tensions-relâches, sublime l'aspect archaïque et primitif du récit, loin des clichés érotiques pour offrir une réflexion

sur l’identité et la connexion à l’autre. Une performance de haute voltige pour les deux danseurs, d’une technicité époustouflante.



Puis, après ce voyage aux origines du désir, le **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** nous projette dans une dimension vertigineuse avec ***Noetic***. Créée en 2014, cette pièce est un « *ballet philosophique* » où la danse devient le langage du cosmos. Face à une scénographie minimaliste d’**Antony Gormley**, faite de longues bandes de fibre de carbone, vingt danseurs en costumes épurés créent un kaléidoscope vivant. Ce qui n’était qu’une ligne droite se métamorphose, par les gestes des interprètes, en cercles, en spirales, en une gigantesque sphère rappelant les modèles atomiques, nous rappelant que « *tout est dans le flux et que rien n’est droit*« .

Noetic est une expérience sensorielle totale. La musique complexe de **Szymon Brzóska**, mêlée aux percussions japonaises envoûtantes de **Shogo Yoshii** et à la voix monodique de la soprano **Ana Vieira Leite**, crée un univers sonore fascinant. La danse, quant à elle, oscille entre une fluidité organique et une mécanique précise, évoquant tour à tour un banc de poissons, un rouage d'horloge ou les réflexions d'un esprit en ébullition. Le chorégraphe explore notre besoin de contrôler le monde, notre interconnexion avec l'univers, et la connaissance intuitive qui sommeille en nous, le tout porté par un corps de ballet d'une homogénéité et d'une énergie confondantes.

Deux œuvres, deux mondes, un même génie. *Faun* et *Noetic* incarnent à la perfection la vision du nouveau directeur du Ballet de Genève : une danse exigeante, intellectuelle, mais profondément sensorielle et humaine.

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 32e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 18 septembre 2022. « Faun » et « Noetic » par SIDI LARBI CHERKAOUI et le Ballet du Grand-Théâtre de Genève. Crédit photographique (c) Olivier Houaix

CRITIQUE, concert. FESTIVAL RAVEL, les 7, 8 et 9 août 2022. Simon-Pierre Bestion / « La Tempête » (le 7) – Quatuor Modigliani / Nicolas Baldeyrou (le 8) – Orchestre National du Capitole de Toulouse / Tarmo Peltokoski (le 9).

Depuis 5 ans déjà, les 2 grands festivals de musique classique du Pays basque – Musique en côte Basque et l'Académie Ravel – ont fusionné pour créer une nouvelle manifestation : le Festival Ravel. Désormais placé sous la houlette conjointe des pianistes Jean-François Heisser et Bertrand Chamayou, la manifestation basque a offert, du 19 août au 11 septembre, plus d'une vingtaine de concerts, mettant à l'affiche de prestigieux ensembles (Orchestres Nationaux de Bordeaux et Toulouse, Philharmonique Tchèque, Orchestre de chambre de Lausanne, Les Siècles…) et solistes (les deux directeurs artistiques pour des récitals solos, Sol Gabetta, Renaud Capuçon, le Quatuor Belcea, Philippe Jaroussky, Karine Deshayes…). Des

concerts disséminés dans les lieux les plus emblématiques de la région : églises de St Pée/Nivelle, d'Urrugne ou encore d'Ascain, le Théâtre de Bayonne et celui de Biarritz, ou encore l'Église St Jean Baptiste de St-Jean de Luz, célèbre pour avoir abrité le mariage de Louis XIV avec l'Infante Marie-Thérèse, scellant au passage la paix avec la puissante Espagne.

Découverte majeure : le jeune chef finlandais TARMO PELTOKOSKI !



Tarmo Peltokoski et l'ONCT © Matthieu Mengaillou

Et c'est dans cette même église, font baptismal de l'ancien

festival comme du nouveau, que se tenait le concert final (majeur) de l'édition 2022, avec la venue l'**Orchestre National du Capitole de Toulouse**, ville dont est issue Bertrand Chamayou, comme il le rappelle dans un discours introductif en guise de remerciement pour les trois 3 semaines écoulées (avec une billetterie record !). Une mémorable soirée, avant tout pour la découverte d'un chef, le tout jeune finlandais **Tarmo Peltokoski** (22 ans !), d'une incroyable maturité et maîtrise pour son âge, à la tête d'une phalange toulousaine également conquise par le jeune prodige de la baguette. C'est d'abord dans l'*Ouverture* et dans *L'enchantement du Vendredi Saint*, extraits de *Parsifal* de **Wagner** (étonnamment entrecoupés par *Les Offrandes oubliées* de **Messiaen**, données d'un seul bloc, sans pause…) qu'ils font ensemble merveille. Car avouons que dès les premières notes, on est ébloui par la lecture posée et majestueuse, sereine et lumineuse, que Peltokoski donne de l'ouverture du testament de Richard Wagner. Puis c'est par un hommage au dédicataire du festival, **Maurice Ravel**, que se poursuit la soirée, avec une exécution des **Tableaux d'une exposition** de **Modest Moussorgski…** que l'enfant du pays a orchestré il y a 100 ans exactement (1922) ! Le jeune chef parvient à donner une interprétation proprement fulgurante de cette pièce majestueuse, à laquelle les musiciens de l'ONCT adhèrent tout à fait : sa lecture très unifiée (qu'à cause de sa difficulté technique, on entend parfois jouée de manière fractionnée…) le pousse à adopter des *tempi* rapides, et à prendre des risques, ce qui donnent une formidable énergie à l'ensemble. L'orchestre met en lumière – et à la perfection ! – les trouvailles de couleur du génial orchestrateur qu'était Ravel : les cuivres sont particulièrement emportés dans le choral « *Catacombæ / Sepulcrum Romanum* », qui prend une dimension à la fois hiératique et glaçante. Quant à « *La Cabane sur des pattes de poules* », – presque l'aboutissement du grand crescendo qui court sur l'ensemble de la partition, elle abasourdit littéralement, grâce à la précision et au dynamisme des percussionnistes. C'est bien évidemment un triomphe amplement mérité que le public fait à ce jeune

prodige dont on n'a « *pas fini d'entendre parler* », pour reprendre encore une fois les paroles de Bertrand Chamayou !

La veille, la charmante **Eglise de St Pée-sur-Nivelle** et son grandiose retable aux multiples statues dorées, ont servi d'écrin à cet autre joyau qu'est le **Quatuor Modigliani**, sans conteste l'un de nos meilleurs quatuors hexagonaux. Pour la première partie de soirée, les 4 musiciens se s'unissent au clarinettiste français **Nicolas Baldeyrou**, pour une interprétation enthousiasmante du *Quintette en la Majeur KV 581* (dit « Stadler ») de **W. A. Mozart**. Le rôle du soliste est ici prodigieux d'intériorité et de beauté absolue, tant l'instrument à vent s'enchevêtre intimement dans le tissu musical, sans jamais perdre sa position décisive. Et le brillant musicien fait preuve ici d'une stupéfiante maîtrise de son instrument, doublée d'une fine musicalité et d'une sonorité onctueuse, qui conduisent à un résultat évoluant constamment sur les cimes. A cela s'ajoute bien sûr l'alchimie opérée avec les Modigliani, garant d'une lecture habitée, lumineuse, servie en toute simplicité. On les retrouve, seuls, après un court précipité, dans le *15ème Quatuor* de **Franz Schubert** (1826), dernier ouvrage que le maître autrichien consacra à un genre où il a laissé de formidables pépites. Composée en une dizaine de jours seulement, cette œuvre de plus de 45 minutes n'est pas un simple quatuor à cordes ; il se rapproche plus d'une sorte d'opéra à 4 instruments, tant le propos dramatique y est plus intense que jamais. Et les quartettistes ne laissent aucun temps mort aux auditeurs : du long premier mouvement (près de 20 minutes) à la forme sinueuse et aux rugosités saillantes, conduisant au 2ème et à ses lancinantes mélodies jusqu'au tourbillon central, en passant par l'étourdissant scherzo où le compositeur fait tourner la tête grâce à un flux quasi ininterrompu de notes répétées, jusqu'au finale solaire en forme de course exaltée. Et c'est un autre triomphe, auquel les instrumentistes

répondront par un charmant bis : une pièce de Schubert inspirée d'une des messes de Mozart.

Atmosphère mystique, irréelle… Formidable Requiem imaginé par La Tempête !



Mais le plus gros triomphe des trois soirées auxquelles nous avons eu la chance d'assister fut sans conteste, la veille encore, la venue au festival de l'incroyable Compagnie instrumentale et vocale « ***La Tempête*** », fondée et dirigée par le génial **Simon-Pierre Bestion**. Après des interprétations remarquées et remarquables des *Vêpres de la Vierge* ou des *Stabat Mater* de Dvorak et Scarlatti, c'est à une nouvelle création que le public du festival a été convié, en l'**Eglise St Vincent de Ciboure**, avec ce « *Requiem imaginaire pour Charles Quint* », inventé de toute pièce par le chef nantais, en reliant entre elles 19 pièces issues du répertoire espagnol du Siècle d'or, dont beaucoup de morceaux arabo-andalous. Mais l'essentiel, avec les spectacles imaginés par Simon-Pierre Bestion, se trouve surtout dans la scénographie et le déroulé des concerts, plus encore que dans le contenu. Et une fois encore, son ensemble a ébloui et fasciné, en bougeant, jouant et chantant, pour mieux envelopper les spectateurs dans la musique et les plonger dans l'émotion. C'est ainsi par la porte centrale de l'église que la plupart des instrumentistes font leur entrée, tandis que le chœur investit les galeries

qui courent le long de la nef. Mais c’est de tous les recoins de l’église que nous les entendrons chanter, que ce soit tout au fond de la nef sous l’orgue, jusqu’aux travées latérales, quand ils ne sont pas mélangés aux instrumentistes placés dans le chœur de l’édifice gothique.

Tout cela est soutenu par une scénographie faisant appel à moult fumigènes, encens et éclairages très étudiés, qui plongent l’église dans une atmosphère proprement mystique et irréelle. Le public n’en revient pas et se lève comme d’un seul homme, après les derniers accords du Magnificat conclusif, pour saluer les artisans de cette prodigieuse soirée… qui se conclut dans l’allégresse avec un bis emprunté au negro-spiritual américain ! Vivement la 6ème édition de ce festival où l’on passe décidément de fête en fête !

_____

CRITIQUE, concert. FESTIVAL RAVEL: les 7, 8 et 9 août 2022. Simon-Pierre Bestion et son Ensemble « La Tempête » (le 7), Le Quatuor Modigliani et Nicolas Baldeyrou (le 8), Orchestre National du Capitole de Toulouse et Tarmo Peltokoski (le 9).CRITIQUE, concert. FESTIVAL RAVEL, les 7, 8 et 9 août 2022. Simon-Pierre Bestion / « La Tempête » (le 7) – Quatuor Modigliani / Nicolas Baldeyrou (le 8) – Orchestre National du Capitole de Toulouse / Tarmo Peltokoski (le 9). Photos © Matthieu Mengaillou.

CRITIQUE, danse. LYON, 76èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 28 juillet 2022. « Roméo & Juliette Suite » par Benjamin MILLEPIED et la L.A. Dance Project Company

Il y a des soirées qui marquent l'histoire d'un festival. La représentation de *Roméo & Juliette Suite* par Benjamin Millepied et sa *L.A. Dance Project Company,* donnée dans l'écrin du Grand Théâtre Antique de Lyon dans le cadre des 76èmes *Nuits de Fourvière*, fut de celles-là. Une véritable claque artistique !

Rentré en France avec une création mondiale qui a déjà fait sensation à *La Seine Musicale* et Outre-Atlantique, le chorégraphe a relevé un pari risqué : confronter la tragédie shakespearienne sur la musique puissante de *Roméo et Juliette* de **Sergueï Prokofiev** à la rugosité des pierres antiques. Pari réussi, et au-delà : loin d'être écrasée par ce cadre majestueux, la pièce de **Benjamin Millepied** l'a magnifié, créant un dialogue saisissant entre l'architecture bimillénaire et la modernité la plus vibrante.

Car ce *Roméo & Juliette* est tout sauf un ballet classique. Millepied a insufflé une énergie électrique, une fusion époustouflante entre la rigueur du ballet et la liberté du

mouvement contemporain. Les seize danseurs du ***L.A. Dance Project***, portés par la partition éternelle de Prokofiev, ne racontent pas une histoire poussiéreuse : ils incarnent des jeunes adultes du monde urbain d'aujourd'hui, révoltés par des normes sociales liberticides qui rendent leur amour impossible.



Ce qui a littéralement scotché le public lyonnais, c'est le dispositif scénique unique imaginé par Benjamin Millepied. Un caméraman en direct, épaule, suit les danseurs sur scène… mais aussi dans les coulisses, dans des recoins insoupçonnés du théâtre antique. Les images sont projetées en temps réel sur un immense écran. On passe de la scène à l'écran, du réel au filmé, dans un vertige théâtral qui plonge le spectateur au cœur même de l'intrigue. On est à la fois spectateur du drame et voyeur privilégié de ses coulisses, une immersion totale dans la « *réalité brutale de toutes nos amours impossibles*« . C'est audacieux, d'une modernité folle, et sublimement maîtrisé.

Autre coup de génie, et non des moindres : la distribution des amants maudits change à chaque représentation. Dans une célébration universelle de l'amour, Millepied a choisi de dépasser les normes de genre, faisant s'aimer indifféremment des couples homme-femme, homme-homme ou femme-femme. Dans le cadre solennel de Fourvière, cette vision résolument moderne a résonné comme un manifeste d'humanité et de liberté.

Au final, Benjamin Millepied a prouvé que *Roméo & Juliette*, ses passions, ses révoltes et son cri d'amour, peut être plus vivant que jamais. Ce spectacle immersif, qui mêle avec un talent rare la danse, le cinéma et le théâtre, restera comme l'un des moments les plus forts des ***Nuits de Fourvière 2022*** . Une sacrée rentrée en France pour le chorégraphe !

CRITIQUE, danse. LYON, 76èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 28 juillet 2022. « Roméo & Juliette Suite » par Benjamin MILLEPIED et la compagnie L.A. Dance Project. Crédit photo (c) Paul Burdrel et Julien Benhamou

---

CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 26ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre

Antique), le 26 juillet 2022. « La Pastorale » par le Malandain Ballet Biarritz

C’est dans l’écrin majestueux du Théâtre Antique de Vaison-la-Romaine, sous un ciel d’été propice aux rêveries, que s’est achevée la 26e édition du festival « *Vaison Danses* » sur une note de pur ravissement. Pour cette soirée de clôture tant attendue, le Malandain Ballet Biarritz, dirigé par le chorégraphe Thierry Malandain, a offert au public une interprétation saisissante de sa pièce *La Pastorale*, créée en 2019 pour le 250e anniversaire de la naissance de Beethoven. Ce spectacle, véritable ode à la beauté et à la puissance évocatrice de la musique, a bouleversé les spectateurs, leur offrant une expérience sensorielle et spirituelle inoubliable.

Sur les notes des *Ruines d’Athènes* de **Ludwig van Beethoven**, les 22 danseurs de la compagnie biarotte évoluent dans un dispositif scénographique d’une grande force : des structures tubulaires formant des cages ou des carrés, représentant l’enfermement, les contraintes du monde terrestre. On assiste alors à un combat intérieur, une danse puissante, presque douloureuse, où le personnage central, interprété par le lumineux **Hugo Layer**, qui se débat dans cet espace étriqué. Ce premier acte, sombre et intense, est une démonstration éclatante du génie chorégraphique de Malandain, qui parvient à faire jaillir une beauté poignante de la contrainte physique.

Puis, dans un contraste saisissant qui a littéralement fait basculer la soirée, l'assemblage métallique s'élève dans les cintres du **Théâtre Antique**. La scène, baignée d'une lumière éclatante, s'ouvre alors sur un monde d'une beauté idéale. Vêtus de tuniques blanches, les danseurs évoluent avec une grâce et une harmonie qui semblent tout droit sorties des frises de la Grèce antique. Sur les notes enjouées de la *Symphonie Pastorale,* du même Beethoven, la troupe se métamorphose en cortège de nymphes et de jeunes dieux, exécutant des rondes parfaites et des lignes épurées. Le voyage initiatique, guidé par quatre figures spirituelles, conduit le héros vers un état d'harmonie absolue, une Arcadie ressuscitée sous les étoiles de Vaison.

L'œuvre se conclut par une ultime partie, sur les notes de la *Cantate op. 112* (toujours de Beethoven), presque mystique et où les costumes couleur chair suggèrent la nudité et la transcendance. Le personnage central, après avoir connu la douleur puis l'extase, semble atteindre une forme de libération, comme si la mort elle-même était transcendée par la beauté de l'art. La performance, d'une durée de 75 minutes sans entracte, a démontré une fois de plus la cohésion et la virtuosité exceptionnelle de cette compagnie, saluée comme l'une des meilleures de la scène chorégraphique française.

Le public, conquis et transporté, a réservé aux artistes un accueil triomphal. En proposant une œuvre qui, selon les mots du chorégraphe, invoque « *l'antiquité hellénique, comme lieu de nostalgie et de perfection artistique* », Thierry Malandain a offert au festival *Vaison Danses* un moment de grâce absolue. Il a rappelé, par la beauté pure de sa danse, que la musique de Beethoven est un éternel appel à l'harmonie.

CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 26ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 26 juillet 2022. « La Pastorale » par le Malandain Ballet Biarritz. Crédit photo (c) Olivier Houaix

CRITIQUE, danse. 76e FESTIVAL D'AVIGNON, Cour d'Honneur du Palais des Papes, le 19 juillet 2022. « Futur proche » par Jan MARTENS

Il fallait tout l'audace de Jan Martens pour investir la grandiose Cour d'honneur du Palais des Papes avec une troupe de vingt interprètes et un clavecin comme seul vaisseau amiral. Pièce marquante, *Futur proche* est une expérience physique, presque charnelle, qui restera comme l'un des moments forts du 76e festival d'Avignon.

Sur scène, un long banc de bois traverse l'immense plateau. Sur ce fil tendu entre passé et futur, quinze danseurs de l'***Opera Ballet Vlaanderen*** et deux enfants sont assis, dans une attente suspendue, comme une humanité au bord du précipice.

Puis la claveciniste polonaise **Goska Isphording** s’installe et fait jaillir de son instrument des notes métalliques, presque futuristes, qui libèrent les corps. Ce n’est plus un clavecin baroque, mais une machine à explorer le temps. La danse qui s’ensuit est une démonstration de force rythmique : les danseurs, vêtus de tenues bigarrées et décontractées, se lèvent, tourbillonnent, se scindent et se recomposent en une spirale envoûtante. Martens, fasciné par la vélocité percussive de l’instrument, crée une chorégraphie d’une précision diabolique, où chaque mouvement répond à une note, où le groupe entier se fait orchestre.

Mais sous cette beauté formelle, qui rappelle les œuvres géométriques de **Lucinda Childs** ou d’**Anne Teresa De Keersmaeker**, gronde une urgence politique et écologique. Le spectacle, conçu en pleine pandémie, dialogue avec l’actualité la plus brûlante : le réchauffement climatique, l’immobilisme des sociétés. Les phrases projetées sur les murs de pierre — pronostics d’un autre siècle — résonnent comme des avertissements. On passe d’une humanité en mouvement, pleine de foi en l’avenir, à une humanité qui se confronte à son propre reflet.



Un moment d’une intensité rare survient lorsqu’une caméra, posée au sol, filme les danseurs en direct. Leurs corps, projetés en géants sur le mur médiéval, deviennent des icônes vulnérables. Leur danse, face à l’objectif, est celle de papillons attirés par une lumière mortifère, une métaphore saisissante de notre narcissisme contemporain. Plus tard, alors que la nuit semble tomber sur le plateau, les interprètes démontent le banc et se livrent à un rituel de purification dans une bassine d’eau, une scène d’une lenteur cérémonielle qui évoque à la fois un bain baptismal et les images d’un monde noyé. Ici, la danse se fait prière, interrogation silencieuse sur notre capacité à nous laver de nos erreurs.

Jan Martens signe avec *Futur proche* une œuvre chorale magistrale. Loin des codes académiques du ballet, il offre à ses interprètes une véritable présence, une liberté de mouvement qui émeut autant qu’elle impressionne. Ici, les danseurs sont de réels acteurs de notre destin commun. Le

final, où des corps émergeant de l’obscurité se redressent et avancent vers le public, est un message d’espoir fragile mais indéniable. La fête est finie, la frénésie retombe, mais la question demeure, lancée comme un défi : et après ? *Futur proche* n’est pas une prophétie, c’est un formidable coup de poing poétique qui nous oblige à nous lever et à nous réinventer.



CRITIQUE, danse. 76e FESTIVAL D’AVIGNON, Cour d’Honneur du Palais des Papes, le 19 juillet 2022. « Futur proche » par Jan MARTENS. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage

CRITIQUE, festival. CHOREGIES D’ORANGE, Théâtre Antique, le 18 juillet 2022. « Giselle » par le Ballet du Capitole

C’est une image qui restera longtemps gravée dans les mémoires : celle de l’éthérée Giselle glissant sur pointes dans la pénombre du Théâtre antique d’Orange, portée par la harpe et le violon de l’Orchestre national du Capitole de Toulouse. Cette soirée de danse restera comme une date marquante dans l’histoire des *Chorégies d’Orange*, qui accueillaient pour la première fois ce chef-d’œuvre du ballet romantique.

Le pari semblait audacieux, presque périlleux. Comment l’atmosphère vaporeuse et surnaturelle des *willis* pouvait-elle rivaliser avec la majesté altière du mur antique, la rigueur de la pierre et l’immensité de la scène ? Et pourtant, ce qui aurait pu être un écrasement s’est mué en étreinte fascinante. L’osmose fut parfaite entre la grande maison toulousaine et le monument orangeois, grâce à un travail d’adaptation scénique d’une intelligence rare. Les **8 000 places** du **Théâtre Antique**, pour n’être pas toutes occupées, n’en vibraient pas moins d’une attente passionnée.

Cette ***Giselle***, c’est celle de **Kader Belarbi**, directeur du **Ballet du Capitole**, qui signe une chorégraphie placée sous le

signe du respect et du renouveau. Le chorégraphe, qui connaît pourtant le rôle pour l'avoir dansé de nombreuses fois à l'Opéra de Paris, n'a pas cherché à bousculer l'œuvre pour la rendre « moderne ». Il a simplement voulu lui redonner une jeunesse, lui tailler des habits neufs sans jamais dénaturer le chef-d'œuvre. Le premier acte s'anime ainsi d'une verdeur presque *bruegelienne*, où les vendangeurs virevoltent avec une robustesse colorée, tandis que les oppositions sociales se dessinent sourdement sous les atours somptueux des nobles, lourds velours éclatants dans la chaleur estivale. On y sent la passion du chorégraphe pour la peinture, qui donne à la paysannerie traditionnelle une chair et une vigueur nouvelles.

Ce qui saisit d'abord, c'est la grâce absolue de **Natalia de Froberville** dans le rôle-titre. D'origine slave, la ballerine captive par la pureté de ses lignes, l'intensité de son jeu et le moelleux infini de ses sauts. Elle explose de santé juvénile au premier acte, avant de se faire, au second, une figure de rêve, évanescente, étirée comme un songe, lorsqu'elle réapparaît parmi les *willis.* Une doublure parfaite pour ce rôle double, qui exige à la fois la chair et l'esprit, l'humain et le fantomatique. Face à elle, **Ramiro Gomez Samon** incarne un Albrecht un peu en retrait dans la première partie, mais qui se révèle pleinement dans la seconde, avec des sauts et des entrechats dont la virtuosité a soulevé l'enthousiasme du public.

Et puis, il y a ces moments d'absolu, comme l'arrivée de Giselle dans le royaume des ombres, glissant sur la scène dans un porté qui semblait défier les lois de la pesanteur . Les vingt-quatre *willis* en tutu long composent des tableaux d'une harmonie fulgurante, oscillant entre la beauté céleste et la violence vengeresse. Les lumières de **Sylvain Chevallot** y sont pour beaucoup, opposant la gaieté colorée du premier acte à la pénombre presque monochrome du second, où les voiles blancs des esprits semblent flotter dans la nuit tombée.

Au final , cette *Giselle* aux *Chorégies* fut une véritable

résonance chrétienne de l'amour plus fort que la mort, une nuit de rêve romantique où la grâce a triomphé des pierres antique. Une soirée généreuse, ardente, fidèle et magnifiquement vivante.

_____

CRITIQUE, festival. CHOREGIES D'ORANGE, Théâtre Antique, le 18 juillet 2022. « Giselle » par le Ballet du Capitole. Crédit photo (c) Philippe Gromelle

---

CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 26ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 16 juillet 2022. « Folia » par Mourad Merzouki

Pour cette 26e édition de « *Vaison Danses*« , c'est le génial chorégraphe lyonnais Mourad Merzouki qui investit le sublime Théâtre Antique de Vaison-la-Romaine avec sa pièce « *Folia* », Malgré les

années, ce spectacle continue de faire rêver, et on comprend pourquoi !…

Le pari était audacieux : marier l'énergie brute et acrobatique du *hip-hop* à la finesse précieuse de la musique baroque, interprétée en *live* par l'ensemble ***Le Concert de l'Hôtel Dieu*** (basé à Lyon). D'aucuns auraient pu craindre un choc des contraires. Il n'en fut rien. Merzouki, chorégraphe à la créativité incomparable, a orchestré un dialogue des plus harmonieux où chaque discipline s'enrichit de l'autre. La générosité du geste, la virtuosité des interprètes, tout concourait à créer un spectacle total, d'une beauté envoûtante.

Le cadre n'était pas anodin. Ce théâtre antique, écrin de pierre millénaire baigné de lumière, ajoutait une dimension épique et sacrée à la représentation. Les danseurs évoluaient comme des rêveurs éveillés, et la scénographie jouait avec les cendres et les ombres, les transparences et les lumières pour nous plonger dans une atmosphère onirique, à la fois fragile et puissante. Un spectacle poétique, certes, mais pas seulement. Car « *Folia*« , c'est aussi une fable humaniste, une réflexion sur les remous du monde, cette « folie des hommes » qui menace notre planète, symbolisée par ce ballon passant de main en main, fragile métaphore de notre Terre en danger.



Et quelle énergie ! Les corps se jetaient dans une danse tourbillonnante, une vraie célébration de la vie qui n’avait de cesse de nous porter, de nous élever. La performance du derviche tourneur, en particulier, restera comme un moment d’anthologie, presque hypnotique. Et c’est là toute la force de Merzouki : il ne raconte pas une histoire linéaire, il crée un univers, une succession de tableaux vivants d’une beauté saisissante où chaque spectateur est libre de se raconter sa propre histoire.

Revoir, ou simplement se remémorer ce spectacle, est une immense bouffée d’air pur, un rappel vivifiant de ce que l’art peut accomplir lorsqu’il se fait sans peur, avec une irrésistible vitalité. Le public, subjugué par ce tourbillon d’émotions et de prouesses physiques, se leva spontanément pour une ovation méritée. Une fois de plus, **Mourad Merzouki** nous a pris par la main et transportés ailleurs, au cœur d’une

effusion de joie, de poésie et de beauté.



CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 26ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 16 juillet 2022. « Folia » par Mourad Merzouki. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. 42ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 1er juillet 2022. « Mystery Sonatas / for Rosa » par Anne Teresa De Keersmaeker et Amandine Beyer

Après le choc de « *2019˝* par la *Batsheva Dance Company,* le 42e Festival *Montpellier Danse* offrait un autre un événement d'importance avec la présentation tant attendue de *Mystery Sonatas / for Rosa*, la dernière création de la chorégraphe belge Anne Teresa De Keersmaeker, conçue en dialogue étroit avec la violoniste Amandine Beyer. Présentée à l'Opéra Comédie, cette pièce s'est révélée être une expérience méditative et charnelle qui a profondément marqué les esprits.

D'emblée, la magie opère. La chorégraphe, maîtresse incontestée dans l'art de tisser des liens organiques entre la musique et le mouvement, s'empare ici des ***Sonates du Rosaire*** d'**Heinrich Ignaz Franz Biber**. Cette œuvre baroque du XVIIe siècle, rarement jouée dans son intégralité, est une partition d'une complexité virtuose qui explore les limites de l'instrument. Sur scène, **Amandine Beyer** et son ensemble ***Gli Incogniti*** partagent le plateau avec les danseurs, créant une osmose parfaite où l'on ne sait plus vraiment qui guide

l’autre, tant les corps et les cordes semblent ne faire qu’un.

La pièce se déroule sur les quinze *sonates*, structurées en trois cycles – joyeux, douloureux et glorieux – qui retracent les mystères de la vie de la Vierge Marie Cette architecture musicale est sublimée par la scénographie et la lumière magistrales de **Minna Tiikkainen**, qui sculptent l’espace de l’Opéra Comédie en un univers de clairs-obscurs d’une beauté mystique. Les jeux de lumière, les reflets sur un grand ruban métallique suspendu, les éclairs entre les sonates et les faisceaux venus du ciel transforment le plateau en un véritable tableau vivant.

Au cœur de ce dispositif, six interprètes de la ***Compagnie Rosas***, d’une présence et d’une technique exquises, déploient une danse d’une grande pureté. Les mouvements circulaires, les répétitions hypnotiques et les motifs en forme de pétales de rose, guidés par une rigueur géométrique propre à la chorégraphe, servent une méditation sur la beauté et la fragilité. Le geste y est d’une limpidité confondante, mêlant des marches légères, des sauts aériens et des lignes parfaitement dessinées. Si la première partie, emplie de grâce, captive par sa beauté formelle, c’est dans le cycle central, celui de la douleur, que le spectacle atteint son paroxysme. Les cinq solos qui le composent sont des moments d’intimité bouleversante, révélant la personnalité singulière de chaque danseur et offrant un dialogue sans concession avec le public.



Mais *Mystery Sonatas / for Rosa* ne se limite pas à une contemplation esthétique. En choisissant ce titre, **Anne Teresa De Keersmaeker** rend un hommage vibrant à toutes les femmes de résistance qui portent le nom de Rosa : **Rosa Bonheur, Rosa Luxemburg, Rosa Parks**, mais aussi une jeune fille de quinze ans, victime des inondations en Belgique. La figure de la rose, à la fois symbole de beauté éphémère et d'épines douloureuses, devient alors le support d'un acte de résistance, d'une révolte silencieuse portée par les corps. Les ruptures franches, comme l'irruption soudaine de la chanson « *I Never Promised You a Rose Garden* » ou les références aux couleurs de l'Ukraine, rappellent avec force que cette œuvre est aussi une réflexion sur le monde présent, ses luttes et sa complexité.

Certes, la durée de la pièce, de plus de deux heures, en fait un parcours exigeant, une véritable épreuve d'endurance. Mais c'est précisément dans cette démesure que réside sa force, car elle offre le temps nécessaire à l'immersion, à la lente

maturation du sens et à l’émerveillement des instants de pure magie. Pour le public du Festival Montpellier Danse, ce fut une expérience inoubliable, une plongée au cœur des mystères de la musique et de la danse, portée par une chorégraphe dont l’œuvre ne cesse de nous interroger sur l’essence même de notre humanité. Une totale réussite !



CRITIQUE, festival. 42ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 1er juillet 2022. « Mystery Sonatas / For Rosa » par Anne Teresa De Keersmaeker et Amandine Beyer. Crédit photographique (c) Anne van Aerschot

CRITIQUE, festival. ALMADA, Festival de Musica dos Capuchos (Couvent des Capucins), le 26 juin 2022. Franz SCHUBERT. David Castro-Balbi (Violion), Isabel Villanueva (Alto), Jisoo Ok (Violoncelle), Tiago Pinto-Ribeiro (Contrebasse), Filipe Pinto-Ribeiro (Piano)

Après une première édition convaincante et réussie, la **Deuxième édition du Festival de Musica dos Capuchos** (à Almada, en face de Lisbonne, au Portugal) – concoctée par son infatigable directeur **Filipe Pinto-Ribeiro** – conforte son ambition en s'étalant cette année sur quatre *week-ends,* du 16 juin au 10 juillet 2022. Une ambition qui s'étend aussi aux formations et artistes invités, tels que l'**Orchestre de Chambre de Vienne**, le **DSCH – Shostakovich Ensemble** ou le fameux **Orchestra Gulbenkian** (pour ce qui est des

formations), et **Pierre Hantaï, Victor Julien-Laferrière**, **Konstantin Lischfitz** ou encore **Gérard Caussé**, du côté des solistes instrumentaux. En lieu et place du certes magique parvis du couvent, mais soumis aux aléas climatiques (sans compter le couloir aérien juste au-dessus et les aboiements intempestifs des chiens des villas environnantes !…), c'est donc dans une belle salle emménagée à l'intérieur du couvent que se déroule désormais les concerts, aux côtés de l'Auditorium de la Faculté des sciences de Lisbonne (situé à quelques encablures du couvent).

Le concert du 26 juin était entièrement dédié à **Franz Schubert**, avec comme première pièce le célèbre *Notturno D. 897*, délivré par les cinq compères (dirigés au violon par le toujours excellent **David Castro-Balbi**) dans un climat méditatif particulièrement nuancé. Dans la non moins fameuse *Sonate Arpeggione* qui suit, l'altiste andalouse **Isabel Villanueva** et le pianiste lisboète **Filipe Pinto-Ribeiro** voient au-delà de l'aspect solaire et animé, et c'est un sentiment de lyrisme et de plénitude sonore, enveloppé d'une intense nostalgie même dans la plus grande effusion, qui se dégage de cette superbe interprétation. On reste assez subjugué par la maîtrise instrumentale ou l'épanchement mélodique de la jeune altiste tout au long de cet ouvrage, avec une intensité fervente culminant dans un *Adagio* quasi intemporel. Et au-delà de la parfaite entente entre les deux interprètes, avec une mention spéciale pour le splendide travail chambriste du pianiste portugais, c'est surtout la mise en valeur de l'« ambivalence » schubertienne, avec ses alternances de tensions et de répits, de sourires expansifs et de larmes rentrées que l'on trouve captivant.

Donnée sans entracte, la soirée se poursuit avec le roboratif

Quintette pour piano et cordes en La majeur op. 114 D.667 (dit « La truite ») qui réunit – aux artistes déjà cités – la violoncelliste coréenne **Jisoo Ok** et le contrebassiste portugais **Tiago Pinto-Ribeiro**. Ce *Quintette pour piano et cordes* est certainement l'œuvre la plus populaire de Schubert : elle lui a été commandée par le violoncelliste Sylvestre Paumgartner qui suggéra au compositeur d'y insérer la musique du *Lied* « La Truite » écrite quelques années plus tôt. C'est un ouvrage gai, vivant et mélodieux qui reflète une époque qui paraît être la plus heureuse vécue par le compositeur, et on y sent en effet une joie de vivre et un optimisme plein d'allant. La lecture qu'en offrent ici les cinq joyeux drilles est à la fois brillante, enjouée, et généreuse, les cinq interprètes se complétant splendidement dans une unité exemplaire. Chaque mouvement, chaque motif, chaque thème est restitué avec efficacité, émotion, intelligence et tendresse. Le bonheur et la joie de faire de la musique ensemble se lit sur leurs visages qui n'ont pas de mal à faire vibrer une audience conquise, qui leur fait une ovation amplement méritée après le dernier accord !

Un mot également sur le beau concert de la veille, à l'Auditorium de la Faculté des sciences de Lisbonne : une soirée *tango* dirigée depuis son bandonéon par le musicien argentin **Hector del Curto** – qui était bien évidemment essentiellement consacré à **Astor Piazzolla** (mais pas que…). En plus du violoniste, de la violoncelliste et du contrebassiste précités, s'y sont adjoints la pianiste chilienne **Rosa Maria Barrantes** et le tout jeune (15 ans) clarinettiste argentino-coréen ***Santiago del Curto*** (fils du bandonéoniste et de la violoncelliste !). Dans chacune des œuvres ici retenues (*Verano Porteño, Adiós Nonino, La Muerte del Angel*…), Piazzolla alterne des mouvements vigoureusement rythmés, reprenant en litanies de courts motifs obsessionnels, à de grandes mélodies d'une mélancolie déchirante, tout en évitant toujours toute sensiblerie. Et avec de tels instrumentistes,

le succès était assuré pour cette musique qui parle le langage du cœur.



CRITIQUE, festival. ALMADA, Festival de Musica dos Capuchos (Couvent des Capucins), le 26 juin 2022. Franz SCHUBERT. David Castro-Balbi (Violion), Isabel Villanueva (Alto), Jisoo Ok (Violoncelle), Tiago Pinto-Ribeiro (Contrebasse), Filipe Pinto-Ribeiro (Piano). Crédit photo (c) Droits réservés